



Séminaire 2017

Conférence de Jacques DESCHAMPS

27/09/2017

Entre apprendre et comprendre : qu'est-ce que *s'émanciper* ?

Joseph Jacotot avait entrepris d'enseigner l'hébreu au fils débile de son imprimeur, et qui semblait voué à l'existence misérable de l'ignorant, après quoi l'enfant devint un excellent lithographe, l'hébreu bien évidemment ne lui servant à rien. Jacotot tira de cette expérience les principes fondamentaux de sa méthode pédagogique, dont celui qui détermine toute activité d'éducateur, le principe de *l'émancipation* selon lequel tout homme/femme du peuple peut concevoir sa dignité d'homme, prendre la mesure de sa capacité intellectuelle et décider de l'usage qu'il en fera (voir Jacques Rancière, *Le maître ignorant*, Fayard, 10/18, 1987). Ce n'était donc pas la maîtrise de l'hébreu qui était en jeu mais le fait même d'apprendre quelque chose, peu importe quoi à la limite, et d'y rapporter tout le reste, selon ce présupposé, éminemment politique, que tous les êtres humains ont une *égale intelligence*. L'éducateur n'ayant pas d'autre autorité que celle qui lui vient de savoir reconnaître et jouer de la distance entre la matière enseignée et le sujet à instruire. Distance, en termes plus généraux, entre apprendre et comprendre. Si l'on fait l'hypothèse que c'est dans cette distance que surgit la parole éducative, nous aurons alors à questionner ce principe, qui était déjà à la base de l'« éducation négative » prônée par Rousseau : que l'enfant ne doit apprendre que ce qu'il peut comprendre par lui-même, en n'acceptant rien qui soit imposé par l'autorité d'un autre.

Par la *parole* l'être humain s'installe dans sa subjectivité : la fonction grammaticale du *je* renvoie à l'acte subjectif par lequel l'individu se pose comme sujet pour lui-même et en face des autres. La parole comme support de l'acte éducatif présuppose et à la fois détermine ce qu'il y a de proprement *humain* chez l'être humain, c'est là tout le paradoxe du « parler » et qui fait que le sujet s'y retrouve et à la fois s'y perd.

La question de ce que signifie le qualificatif d'*humain* pour les êtres vivants que nous sommes, pas simplement vivants mais humains donc, est à l'origine de ce que Platon lui-même désignait comme le « souci philosophique ». Dans *La République*, l'ouvrage qui est la synthèse de tout son système philosophique, il s'interroge sur le type d'éducation qu'on doit mettre en place pour que les jeunes gens deviennent des citoyens, les sujets politiquement actifs de la société idéale à construire, c'est-à-dire une société qui garantisse à chacun le libre usage des moyens nécessaires à la pleine réalisation ce qu'il est. La cité (*polis*, terme dont dérive le mot « politique ») est le cadre dans lequel seul l'homme peut accomplir son humanité, « devenir ce qu'il est », selon les termes de Platon.

Le paradoxe apparent d'une telle formule (si l'on est quelque chose, on n'a plus à le devenir) ne fait que renvoyer à ce qui est le propre de l'humanité en l'homme, qu'il ne s'agit jamais d'un état

acquis mais d'un devenir permanent. Nous avons à chaque moment de notre vie à soutenir la question, et les décisions qu'elle entraîne, de notre propre humanité, au sens où rien n'en garantit la permanence. Tout le théâtre grec montre la tragédie, ou le comique aussi, de ce qu'entraîne la perte d'humanité, que nous prétendions nous conduire comme des dieux (tragédie) ou comme des bêtes (comédie).

Cette question est donc, en tant qu'elle renvoie à un devenir sans cesse à l'œuvre, la question que se pose toute époque où les systèmes en place rentrent en *crise*, avec pour effet massif de laisser les individus seuls en face d'eux-mêmes, sans plus aucun recours aux valeurs et règles d'une culture en train de s'effondrer sous les coups des mutations économiques, écologiques et technologiques. Le monde dans lequel les philosophes sont apparus marque la *fin* de la grande civilisation grecque, avec pour volonté penser les outils intellectuels nécessaires à cette confrontation vitale avec un monde en crise. Ce monde est ancien, mais les formes de la crise qui l'a fait disparaître sont celles dans lesquelles nous vivons la crise générale qui affecte le temps dans lequel nous sommes, crise simultanément économique et écologique (sociétés), et psychique (individus). Avec pour question cardinale : quel type d'individu à faire (éducation) pour quel type de monde à venir ?

C'est la même question que se pose Rousseau dans *L'Émile*, au moment où le vieux monde féodal va basculer dans un temps totalement nouveau, celui inauguré par la Révolution française dont il fut une des principales sources intellectuelles. Comment faire du jeune Émile un *citoyen* de la nouvelle société à venir, fondée sur le Droit et la Raison ? Une société qui devra concilier intérêt individuel et intérêt collectif, avec pour principe que soient créées les conditions sociales dans lesquelles chacun trouverait dans la Volonté Générale (le bien commun) l'expression de son intérêt personnel (l'« égoïsme naturel » qui est la motivation de toutes nos actions). Quelle éducation pour Émile, donc ? On ne peut pas comprendre l'enfance si l'on cherche toujours l'homme dans l'enfant, sans « penser à ce qu'il est avant que d'être homme ».

La compréhension de la nature humaine est donc essentiellement dépendante des commencements de l'homme et non de sa fin, de son point d'achèvement. La nature est ce qui permet le perfectionnement de l'homme, sans fixer de limites à la possibilité de se développer. Un homme au début de son développement, à la naissance, n'est pas encore humain, il doit le devenir. Comme pour les philosophes grecs, la culture par opposition à la nature est le cadre social de ce devenir. Rousseau distingue donc l'éducation de la nature, c'est-à-dire le développement interne de nos facultés et de nos organes, et l'éducation des hommes, c'est-à-dire la culture qui est l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement.

La question à laquelle doit répondre l'éducation est : qu'est-ce que l'homme devient *naturellement* ? L'éducation est définie, à partir de là, comme ce qui nous procure « tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et dont nous avons besoin étant grands », avec pour principe fondamental que « l'éducation naturelle doit rendre un homme propre à toutes les conditions humaines ». Le naturel est ce qui est commun à tous, c'est le principe d'*égalité naturelle*, qu'on retrouvera chez Jacotot. Pour Rousseau comme pour ce dernier, établir l'éducation naturelle doit viser à *émanciper* l'homme de tout préjugé social afin de déterminer la vraie direction de ses dispositions naturelles. Pour déterminer cette direction, le choix fondamental dans l'éducation est de savoir s'il doit *devenir un citoyen ou simplement un homme* ? Il faut nécessairement choisir entre l'individu naturel et le sujet civil parce que créer l'homme civil, suppose de dénaturer l'individu naturel par la transformation de *l'amour de soi* (premier principe de l'homme naturel, c'est la seule passion qui naît avec l'homme, elle est le principe de toutes les autres passions qui n'en sont que des modifications, et qui accompagne l'homme toute sa vie), en patriotisme altruiste.

Pour dépasser cette contradiction, Rousseau se fixe comme objectif d'élever un homme qui puisse être aussi un *citoyen*. Mais on se heurte aux contradictions internes de l'homme en société (intérêt particulier vs intérêt général) qui font que la perfection humaine n'est pas possible, et donc l'objectif ultime de l'éducation naturelle est de procéder à une analyse morale et politique de *ce que les hommes peuvent être par rapport à ce qu'ils devraient être*. La critique contre l'enseignement livresque, auquel Rousseau oppose l'enseignement dans et par la nature, porte sur ce qui serait la

faute spécifique de la pratique éducative : vouloir éduquer les enfants *sans comprendre leur nature et leur mode de développement*.

D'où le principe fondamental de la pédagogie : l'enfant devrait toujours être traité selon le niveau de ses capacités et le rythme de son développement naturel. Rousseau nomme sa méthode pédagogique une *éducation négative*. Il faut permettre à l'enfant de devenir adulte librement, au moyen d'une « liberté bien réglée », sur le modèle du *contrat* entre des individus souverains qui garantit que l'élève n'est jamais assujéti à la volonté d'une autre personne. L'éducation négative a pour principe de savoir « perdre du temps en se préoccupant plus d'empêcher que l'enfant apprenne l'erreur et le vice que d'essayer de lui enseigner quelque savoir particulier. L'enfant ne doit donc faire que ce qui l'intéresse : n'apprendre que ce qu'il peut comprendre par lui-même, la pédagogie vise à lui donner l'amour d'apprendre par soi-même), en demeurant dans une « ignorance absolue » de tout ce qui dépasse sa capacité et en n'acceptant rien qui soit imposé par l'autorité de quelqu'un d'autre.

On retrouve chez Joseph Jacotot (1780-1840), et dans une même perspective révolutionnaire, les intuitions principales qui sont au fondement de l'« éducation négative » de Rousseau. Jacotot commence par dénoncer le « mythe de la pédagogie » selon lequel le maître transmettrait ses connaissances en les expliquant, l'élève ayant alors à apprendre les raisonnements qui lui enseignent à comprendre. Comprendre ne pourrait donc s'apprendre sans les explications du maître. Jacotot part du fait que ce que *tous* les enfants apprennent le mieux, c'est ce que nul maître ne peut leur expliquer : leur langue maternelle, et qui montre en quoi précisément l'explication est le mythe de la pédagogie. L'explication n'est pas nécessaire pour remédier à l'incapacité de comprendre, c'est cette incapacité même qui est littéralement constituée par le maître qui explique. Vouloir « faire comprendre » est toujours « un progrès dans l'abrutissement ». L'acte d'apprendre met en relation asymétrique deux volontés et deux intelligences, l'abrutissement résultant de leur parfaite coïncidence, la pédagogie traditionnelle imposant que la volonté et l'intelligence de l'élève doivent s'identifier à celles du maître.

A l'abrutissement scolaire, Jacotot oppose son idéal d'*émancipation* qui reposerait sur la nécessité absolue de reconnaître et maintenir la différence des deux rapports : l'acte d'une intelligence qui n'obéirait qu'à elle-même, en même temps que la volonté (de l'élève) se plierait à l'exemple d'une autre volonté mise en œuvre dans le savoir (celle du maître). Si l'acte pédagogique consiste à transmettre les connaissances du maître à l'élève, le bon pédagogue, selon Jacotot, ne transmet rien, il n'utilise d'aucune méthode, d'aucune explication. Les étudiants de Louvain à qui Jacotot était censé apprendre le français, mais dont il ne parlait pas la langue auront à fabriquer leur propre méthode, et ils le feront sans l'aide d'un quelconque maître, vérifiant par là le principe selon lequel *il faut toujours faire confiance en la capacité intellectuelle de tout humain*. Si tous les êtres humains ont une égale intelligence et que la puissance de l'intelligence est en toute manifestation humaine, la « panécastique » (l'enseignement universel, selon Jacotot) a alors pour seule règle de méthode : apprendre quelque chose, quoi que ce soit (l'hébreu du jeune débile, le français des étudiants flamands), et y rapporter tout le reste. N'importe quelle chose pouvant servir à révéler une intelligence à elle-même.

Voilà donc le secret du maître ignorant, et c'est un secret doté d'un extraordinaire pouvoir d'émancipation : *on peut enseigner ce qu'on ignore* si l'on émancipe l'élève, si on l'amène à ne compter que sur sa propre intelligence. Enseigner ce qu'on ignore c'est montrer sa capacité de questionner sur tout ce qu'on ignore, qui est la définition même de l'intelligence selon Jacotot. *Émanciper* : que tout homme (/femme) du peuple puisse concevoir sa propre dignité, c'est-à-dire prendre la mesure de ses capacités intellectuelles et décider de leur usage. Ce qui abrutit le peuple, ce n'est pas le défaut d'instruction, mais la croyance que les puissants (en force, en savoir, en richesse, etc.) lui inculquent de l'infériorité « naturelle » de son intelligence. S'émanciper, c'est donc apprendre à être des hommes égaux dans une société inégale en travaillant à réduire indéfiniment l'inégalité.

A suivre Rousseau et Jacotot, on retrouve la question qui définit le projet philosophique grec en son essence même : celle du désir de savoir (ce que signifie littéralement *philo-sophie*), et donc de sa recherche. On doit faire la supposition, avec nos deux anti-pédagogues, que ce désir est en chacun(e) de nous, qu'il est la matière même de notre essence spirituelle telle qu'elle se donne à voir dans la parole qui nous dispose dans le monde. Si l'acte d'enseignement a un sens, c'est bien de viser à donner à tous/toutes les moyens de se construire des *histoires de vie* dans lesquelles on puisse se reconnaître et qui nous fassent nous aimer nous-mêmes dans cette vie ici et maintenant. Les grecs l'avait compris : le matériau de ces histoires est *politique*, au sens de l'élaboration d'un projet commun qui nous fasse nous assumer dans ce que notre condition nous enjoint, devenir ce que nous sommes.

Que devient *Émile* dans ces temps si déshumanisant où nous sommes, ceux de l'ultra-individualisme libéral, de la gestion biopolitique de l'existence avec pour seul idéal d'avoir beaucoup d'amis sur les réseaux sociaux, dans l'assourdissante cacophonie de la parole dématérialisée et réduite au soliloque du Web ? Comment faire aimer la vie aux jeunes gens, comment les faire s'aimer eux-mêmes ? Et encore plus quand il s'agit des enfants/jeunes en souffrance. S'il s'agit de ramener au social les êtres perçus comme handicapés, délinquants, en détresse, etc., comment ne pas s'interroger sur ce qui fait sens ou pas dans la vie en société, et implicitement donc, sur la part d'humanité qui est supposée soutenir nos existences singulières ? Questions redoutables, peut-être sans réponse suffisante avant longtemps. Mais qu'on ne peut pas ne pas se poser, comme éducateurs, comme parents, comme travailleurs sociaux.

Et questions d'autant plus difficile, quand Freud nous dit que « Ne peut être éducateur que celui qui peut pénétrer avec empathie dans la vie d'âme de l'enfant, et nous autres adultes ne comprenons pas les enfants parce que nous ne comprenons plus notre propre enfance ».

Jacques Deschamps. Professeur de philosophie.